

---

## LE THÈME MYTHIQUE DE L'ONDINE DANS LE THÉÂTRE DE MAETERLINCK

---

Michèle COUVREUR

---

DANS L'UNIVERS DE MAETERLINCK, et par exemple dans *Pelléas*, les personnages font souvent figure de somnambules poussés par un destin inconnu. Ils constituent en quelque sorte le point central et le point de fuite du drame littéraire. Une catégorie d'individus, surtout présents dans les œuvres de jeunesse de l'écrivain, illustre bien cette dynamique littéraire : ce sont les créatures qui entretiennent un rapport privilégié avec le monde de l'eau, et que l'on désignera sous le terme d'« ondines » en raison de leur ressemblance avec leurs ancêtres mythiques.

L'ondine maeterlinckienne se caractérise par une errance perpétuelle : créature fugace dont l'origine reste obscure, elle dérive d'une extrémité à l'autre de son existence. Les mythologies scandinaves, largement exploitées par Maeterlinck, la décrivent déjà comme une apparition évanescence et fantastique : les pêcheurs, victimes d'une hallucination, l'aperçoivent subitement à la surface des eaux, occupée à peigner sa longue chevelure. Dans *Pelléas et Mélisande*, le chasseur Golaud, égaré dans la forêt, découvre au bord d'une fontaine une petite fille qui pleure en regardant sombrer sa couronne dans l'eau. Il s'approche d'elle pour apprendre d'où elle vient, mais n'obtient que des réponses évasives et ambiguës.

GOLAUD : *Voyons, ne pleurez pas ainsi. D'où venez-vous ?*

MÉLISANDE : *Je me suis enfuie !... enfuie...*

GOLAUD : *Oui, mais d'où vous êtes-vous enfuie ?*

MÉLISANDE : *Je suis perdue !... perdue ici... Je ne suis pas d'ici... Je ne suis pas née là...*

GOLAUD : *D'où êtes-vous ? Où êtes vous née ?*

MÉLISANDE : *Oh ! oh ! loin d'ici... loin... loin...<sup>1</sup>*

À l'orée de sa vie, Mélisande est déjà une ombre qui fuit. Durant toute son existence, l'ondine erre sans finalité et comme poussée par des forces occultes et irrationnelles. Ainsi, elle manifeste à plusieurs reprises son désir de s'en aller :

---

<sup>1</sup> M. MAETERLINCK, *Pelléas et Mélisande*. Bruxelles, Labor, coll. Espace Nord n° 2, 1983, p. 15 (1, 2).

*MÉLISANDE : [...] je ne suis pas heureuse ici... Je ne puis plus vivre ici. Je ne sais pas pourquoi... Je voudrais m'en aller !... Je vais mourir si l'on me laisse ici...<sup>1</sup>*

L'errance est donc liée au statut même de ces êtres de l'eau, qui meurent dès qu'ils se stabilisent. L'issue de la pièce le confirme : Pelléas l'a liée par les cheveux aux branches du saule, Golaud a voulu l'enchaîner par les liens du mariage : tous deux ont contrarié la « fluidité » de son essence aquatique. Pelléas aura d'ailleurs à son égard ces paroles significatives :

*PELLÉAS : C'est comme si j'emportais un peu d'eau dans un sac de mousseline.*

Errance dans la vie, dérive dans la mort : telle pourrait être la devise des ondines du symboliste. *Intérieur*, la plus ophélienne des pièces de Maeterlinck, révèle clairement que la mort des ondines n'est autre que le couronnement d'une vie de nomade. Le drame met en scène une jeune fille qui s'est noyée dans la rivière et se laisse nonchalamment glisser au fil de l'eau. L'auteur reprend ici, consciemment ou non, l'image antique du fleuve des enfers et de sa sinueuse traversée en barque. Mourir, c'est suivre le fil de l'eau, le courant du large fleuve. Si les Ophélie choisissent l'eau comme tombeau, c'est parce que cet élément constitue un *no man's land* qui confère l'oubli. L'ondine naît de l'eau pour y mourir, pareille au fleuve qui se jette dans la mer. Sa destinée est l'accomplissement d'un cycle ; sa mort, un retour aux sources.

On sait que Maeterlinck s'est largement inspiré d'un fonds légendaire pour élaborer son mythe personnel ; son génie n'en est pas diminué pour autant. Comme le montre Ch. Lutaud<sup>2</sup>, il y a chez notre auteur une véritable technique d'assimilation et de dissémination des différents emprunts pour en faire la chair et le sang d'une œuvre originale. Ainsi en est-il du thème mythique de l'ondine, qui trouve son origine tant dans la tradition scandinave (l'ondine des Eddas) qu'égyptienne (la sirène), latine (la nymphe), germanique (les Nixes de l'épopée des Niebelungen), et plus récemment chez Shakespeare (l'archétype ophélien). Mais qu'on ne s'y trompe pas, les ondines maeterlinckiennes ne sont ni des fées ni des déesses ; ce sont des femmes dont certains traits physiques et certains comportements rappellent ce fonds mythique, sans en être pour autant des manifestations tout à fait pures. Maeterlinck rejette leur dimension fantastique et attribue à ses personnages une apparence humaine et une nature plus vraisemblable.

Qu'en est-il dans les mythologies ? Dans l'imagination traditionnelle, la sirène est ce monstre de la mer avec tête et poitrine de femme, le reste du

<sup>1</sup> *Pelléas et Mélisande*, op. cit., p. 26 (II, 2).

<sup>2</sup> Ch. LUTAUD, « Le mythe maeterlinckien de l'anneau d'or englouti », dans *Annales de la Fondation Maeterlinck*, T.XXIII, 1977.

corps étant d'un oiseau ou, selon des légendes plus tardives et d'origine nordique, d'un poisson. Réputées pour la beauté de leur visage et la mélodie de leurs chants, elles séduisent les navigateurs puis les entraînent dans leur palais de cristal pour s'en repaître. Les héroïnes du Gantois héritent de l'un ou de l'autre aspect de ce patrimoine légendaire : la séduction par le chant (rappelons-nous la chanson que Mélisande fredonne du haut de sa tour, et la chanson de Sélysette), la morphologie de l'oiseau (évoquée par les nombreuses métaphores qui se rapportent à Mélisande), et bien sûr l'attraction mortelle qu'elles exercent sur les hommes (Mélisande et Alladine entraîneront, sans le vouloir toutefois, la mort de leur compagnon).

Les ondines sont issues des mythologies scandinaves et germaniques. Fées aquatiques, coiffées d'une longue chevelure vert glauque qu'elles se plaisent à peigner à la surface des eaux, elles se proposent de guider les voyageurs égarés à travers brumes et marais. Malheur à ceux qui se laisseront entraîner par elles, car ils ne reverront plus le jour et mourront, noyés, entre leurs bras. Le scénario de la rencontre est le même chez Maeterlinck : perdu dans la forêt, Golaud est attiré par la beauté de Mélisande qu'il découvre assise au bord de la fontaine. Mais à l'inverse de la légende nordique, c'est lui qui l'emmènera dans son palais où elle trouvera la mort. Remarquons la parenté de ce texte avec la légende de Mélusine, reprise par J. d'Arras à un fonds indo-européen et celtique, et dont le début ressemble étrangement à celui de *Pelléas et Mélisande*. La similitude des prénoms Mélisande-Mélusine laisse supposer que Maeterlinck a été influencé par le poète médiéval. La chevelure des ondines apparaît également dans les œuvres du Belge où elle acquiert une valeur fortement symbolique : à la fois objet de séduction et instrument de punition, elle prend part au drame de leur mort. Pelléas trouve Mélisande occupée à se coiffer en haut de sa tour ; follement épris d'elle, il noue ses cheveux aux branches du saule. Golaud, conscient de l'amour qui grandit entre Pelléas et la jeune femme, la punit en la tirant par les cheveux. De même, Alladine sera bâillonnée par le roi au moyen de sa chevelure.

La nymphe, quant à elle, est une divinité des eaux claires (des sources et des fontaines), connue pour engendrer des héros. Elle vit dans des cavernes, lieux humides, d'où son aspect chthonien et redoutable, toute naissance étant en relation avec la mort. On sait que le milieu du jour est le moment de l'épiphanie des nymphes, ce qui explique le danger de s'approcher des pièces d'eau à ce moment-là. Les grottes humides et sombres sont presque devenues un lieu-commun de l'imaginaire de l'écrivain : rappelons-nous l'ambiance moite des *Serres chaudes*, les grottes obscures de *Pelléas, Ariane et Barbe-bleue, Aladine et Palomides*. En outre, midi est l'heure maléfique où se déroulent des événements mystérieux : c'est à midi que la bague de Mélisande tombe à l'eau tandis que Golaud fait une chute de cheval, à midi que Sélysette monte à la tour pour la première fois avant son suicide, à midi que s'endorment les sept princesses. De plus, les person-

nages féminins de Maeterlinck forment le trait d'union entre la vie et la mort ; ainsi, Mélisande s'éteint après avoir mis au monde une petite fille.

Il apparaît donc que les héroïnes du Gantois sont façonnées à partir des différents modèles que proposent les mythologies. Le cas de Mélisande est assez éloquent : sirène par la séduction de son chant, ondine par son apparence humaine et sa fugacité, elle se rapproche de la nymphe par sa prédilection pour les endroits humides et son émotivité à l'heure méridienne. Toutefois, l'origine scandinave semble être le ferment principal, ce qui tend à prouver que l'imaginaire maeterlinckien est plus nordique que méditerranéen.

Revenons-en au motif de la chevelure qui montre à quel point l'écrivain transforme les substrats légendaires dont il est imprégné pour en donner une interprétation nouvelle. Si la chevelure des ondines maeterlinckiennes est rarement verte, la composante de la couleur a été transposée à un autre motif : le saule pleureur (*Pelléas, La Princesse Maleine, Les Sept Princesses*). Cet arbre possède d'ailleurs des connotations qui peuvent s'appliquer à la chevelure.

Le saule pleureur, par sa morphologie, appelle des sentiments de tristesse ; ce n'est d'ailleurs pas sans raison qu'on lui attribue ce nom. Ce faisant, dans la littérature, il est souvent mis en rapport avec la mort. La chevelure des ondines, dans le théâtre de Maeterlinck, ne reçoit-elle pas la même portée funèbre ? Dans *Pelléas*, les deux motifs se trouvent reliés l'un à l'autre par le geste symbolique du héros qui accroche les cheveux de sa compagne aux branches de l'arbre.

*PELLÉAS : Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est ?... tes cheveux, tes cheveux descendent vers moi !... Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est tombée de la tour !... Je la tiens dans mes mains, je la touche des lèvres... Je la tiens dans mes bras, je la mets autour de mon cou... Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit...*

*MÉLISANDE : Laisse-moi ! Laisse-moi !... Tu vas me faire tomber !...*

*PELLÉAS : Non, non, non... je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande !... [...] Ils me fuient, ils me fuient jusqu'aux branches du saule... Ils s'échappent de toutes parts... [...]*

*MÉLISANDE : Laisse-moi, laisse-moi... quelqu'un pourrait venir...*

*PELLÉAS : Non, non, non ; je ne te délivre pas cette nuit ; toute la nuit, toute la nuit...<sup>1</sup>*

Le geste de Pelléas s'explique par le fait que le saule est un élément enraciné, à l'inverse de la chevelure qui représente la liberté et la fugacité de l'ondine. Ainsi Pelléas manifeste-t-il son désir inconscient d'« enracciner » la femme qu'il aime dans la terre meuble de sa vie.

<sup>1</sup> *Pelléas, op. cit.*, p. 37 (III, 2).

En outre, le saule, arbre éternellement vert, est souvent considéré comme un symbole d'immortalité. Cette propriété naturelle l'assimile spontanément à la chevelure qui subsiste après la mort et qu'il est de coutume de conserver dans un médaillon reliquaire en souvenir du défunt. Il y a là comme une négation naturelle de la mort. Dans *Intérieur*, la jeune femme qui a arrangé la morte pour la ramener chez elle déclare : « J'ai eu bien de la peine ; ses cheveux ne voulaient pas m'obéir... »<sup>1</sup>.

Dans *La Princesse Maleine*, le saule fonctionne comme une métaphore poétique de la jeune fille. Le mouvement fluide des branches, rappelant celui de la chevelure féminine, en fait l'image de la grâce et de l'élégance des formes. La comparaison entre l'arbre et la jeune fille n'est d'abord que suggérée :

*UGLYANE : Mais ne penchez pas ainsi ce miroir ! – J'y vois tous les saules pleureurs du jardin, ils ont l'air de pleurer sur votre visage*<sup>2</sup>.

Ensuite, elle devient explicite au moment de la mort de Maleine : en écho à son dernier soupir, un des vieux saules du parc tombe foudroyé dans l'étang. Ainsi assimilée à l'arbre, l'ondine réintègre dans la mort son milieu originel.

Depuis son emploi par Shakespeare, le saule est imprégné d'un coefficient fortement ophélien. *Intérieur*, dont la ressemblance est frappante avec la fin d'Ophélie, ne mentionne pourtant nulle part le motif du saule et met plutôt l'accent sur la chevelure qui se déroule dans l'eau en formant un cercle. D'autre part, les pièces dans lesquelles intervient le saule (*Pelléas, La Princesse Maleine, Les Sept Princesses*) n'aboutissent pas à une mort aquatique. Comment ne pas reconnaître ici cette technique propre à l'auteur, qui consiste à s'accaparer les grands archétypes littéraires pour les redistribuer à sa façon dans sa trame poétique ?

S'il paraît clair que la nuance glauque de la chevelure des ondines est révélée par l'image du saule, Maeterlinck n'en a pas moins repris le motif même de la chevelure comme attribut poétique de ses personnages féminins. Du reste, l'aspect doré et lumineux de cette chevelure fait intervenir une autre symbolique : celle du soleil. La chanson *Elle l'enchaina dans une grotte*<sup>3</sup> montre bien dans quelle mesure la chevelure dorée vient suppléer à la perte de lumière. Mélisande, elle aussi, est assimilée à l'astre solaire par le biais de sa chevelure :

*PELLÉAS : Que fais-tu à la fenêtre en chantant comme un oiseau qui n'est pas d'ici ?*

*MÉLISANDE : J'arrange mes cheveux pour la nuit...*

<sup>1</sup> *Intérieur*, dans *Théâtre complet*. Paris, Fasquelle, 1929, vol. II, p. 192.

<sup>2</sup> *La Princesse Maleine* (II,4), dans *Théâtre complet, op. cit.*, vol. I, p. 53.

<sup>3</sup> *Quinze chansons*, dans *Poésies complètes*. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1965, p. 179.

*PELLÉAS* : C'est là ce que je vois sur le mur ?... je croyais que c'était un rayon de lumière...<sup>1</sup>

Significativement, la mort de Mélisande suit le rythme lent et majestueux de l'immersion du soleil dans la mer.

*MÉLISANDE* : [...] Est-ce le soleil qui se couche ?

*ARKEL* : Oui, c'est le soleil qui se couche sur la mer ; il est tard. – Comment te trouves-tu, Mélisande ?<sup>2</sup>

Là encore, on voit comment Maeterlinck intègre à une symbolique traditionnelle ses propres critères poétiques.

Son génie est d'avoir su ressusciter les grands mythes littéraires en y introduisant ses propres fantasmes : ses ondines ont quelque chose de plus que leurs ancêtres mythologiques, quelque chose qui n'est pas de l'ordre de l'intelligible, quelque chose comme une musique indistincte, un appel étouffé qui nous émeut dans les profondeurs de notre être. Maeterlinck nous fait ainsi pénétrer dans un monde nouveau, irrationnel, dont on n'ouvre les portes qu'en tremblant...

<sup>1</sup> *Pelléas, op. cit.*, pp. 35-36 (III, 2).

<sup>2</sup> *Pelléas, op. cit.*, p. 64 (V, 2).